

Sans guide, il se perdit dans l'aride campagne
 Où les insectes d'or et les brillants oiseaux,
 Afin de captiver une douce compagne,
 Remplissaient l'air joyeux de leurs chants plus nouveaux

Un jour, un vent d'orage aux rumeurs infinies,
 Le jeta sur les bords où se perdent nos pas,
 Sur ces bords éloignés où nos âmes unies
 Chantent l'hymne du cœur qui ne cessera pas.

.....
 On le prit, tout tremblant, au fond de la demeure
 Qui devra pour jamais abriter notre amour.
 Depuis lors, on croit que le pauvre petit pleure
 La douceur de son nid, le soleil au grand jour.

Il pleure les grands bois avec leurs sombres dômes,
 Et les halliers en fleurs au bord du gai ruisseau.
 Il pleure la forêt, les vallons : ses royaumes
 Il pleure son doux nid qu'il voudrait pour tombeau.

Il ne sentira plus la forêt maternelle
 Qui l'endormit souvent de ses vastes chansons,
 Le couvrir lentement de son ombre éternelle,
 L'enivrant des parfums des chaudes floraisons.

Puis un jour il verra la sève de ses veines
 Se tarir lentement et son cœur se glacer.
 Il voudra mourir calme et fier, sans plaintes vaines,
 Regardant l'horizon lentement s'effacer.

Les yeux à demi clos, l'aile moitié tendue,
 Comme s'il eut voulu, dans un dernier effort,
 S'envoler pour mourir là-haut, dans l'étendue,
 Dans sa cage, un matin on le trouvera mort !

CHARLES GAUVREAU.